

## CHAPITRE SEIZIÈME

Avec quel soin il corrigeait ses frères de leurs défauts et les formait à la vertu.

C'EST surtout à corriger ses enfants de leurs défauts et à les former à la vertu que le Père Champagnat faisait consister l'amour qu'il leur portait. Comme il avait une profonde connaissance du cœur humain, qu'il savait que l'homme, par suite de sa corruption originelle, est sujet à toutes sortes de défauts, et qu'il porte en lui-même le principe de tous les vices, il n'était pas surpris de voir faire des fautes, et il disait souvent : « Le propre de l'homme est de tomber; et si Dieu nous retirait sa grâce et nous abandonnait à nous-mêmes, nous serions capables de commettre toutes sortes de crimes. » Semblable à un bon médecin, dont les plaies de ses malades excitent la compassion, les misères de ses frères le touchaient sans jamais l'irriter. On l'a vu quelquefois reprendre certains frères avec beaucoup de fermeté; mais jamais on ne l'a vu se fâcher contre les coupables, ni leur parler avec colère. Il n'approuvait pas ceux qui commencent la correction par reprocher la faute; pour lui, il cherchait d'abord à s'insinuer dans l'esprit, à gagner le cœur de celui qu'il reprenait, et à lui faire avouer lui-même sa faute; puis il lui donnait avec bonté les moyens de s'en corriger. Ses corrections étaient presque toujours faites en forme d'avis, et consistaient à faire connaître avec simplicité, d'un air ouvert et bon, ce qu'il fallait faire ou ce qu'il s'agissait d'éviter. Quand un premier avertissement n'avait pas eu d'effet, il se contentait de le renouveler de la même

manière, sans témoigner de l'humeur. Un frère directeur ayant mal reçu une correction faite avec beaucoup de douceur, il lui écrivit : « Mon cher ami, si vous voulez que je continue à vous reprendre de vos défauts, il ne faut pas vous en offenser; car ce n'est pas en nous irritant, ni l'un ni l'autre, que nous parviendrons à vous corriger, mais en pratiquant l'humilité, la patience et la charité. »

Il détestait souverainement les caractères grondeurs, et jamais on ne l'a vu tomber dans ce défaut. La correction une fois faite, il oubliait les torts que l'on avait eus; et s'il arrivait qu'on lui en parlât : « C'est bon, c'est bon, mon cher ami, répondait-il; j'ai oublié votre faute, ne vous en occupez pas vous-même, et ne pensez qu'à mieux faire à l'avenir. » S'il rencontrait quelqu'un en faute, la plupart du temps il se contentait de le regarder gravement, ou de blâmer sa conduite en peu de paroles. Etant entré un jour dans la cuisine, il trouva le frère qui y présidait monté sur le fourneau et occupé à raconter quelques facéties à ses confrères; pour toute correction, il se contenta de lui dire : « Voilà qui est édifiant pour un frère qui doit donner le bon exemple! » Cette courte réprimande, disait ensuite ce frère, fut pour moi un coup de foudre, et me fut plus sensible que s'il m'eût grondé pendant une demi-heure; elle a suffi pour me corriger de la dissipation, défaut auquel j'étais très porté par mon caractère.

Un jour, un jeune frère, plein de bonnes qualités, mais un peu étourdi, rencontrant le soir le Père au bas de l'escalier, et le prenant pour un frère, lui saute sur les épaules en lui disant : « Ne dites rien, et portez-moi jusqu'au premier. » Le Père ne dit rien en effet, et le frère ne le reconnut que quand il le vit se diriger du côté de sa chambre et y entrer. Il rougit alors de sa faute et ne douta pas qu'elle lui attirât une rude pénitence. Le Père le laissa deux ou trois jours dans la perplexité et l'inquiétude, puis il le fit appeler, et le voyant tout confus et les yeux baissés, il lui dit d'un ton

sévère, mais paternel : « Jusques à quand serez-vous enfant ? Etes-vous venu ici pour dissiper les frères et pour troubler l'ordre de la maison ? Allez, je vous donne un an pour vous corriger entièrement de votre légèreté. Ayez soin de bien combattre ce défaut, si vous voulez que j'oublie vos sottises passées, sans quoi je vous préviens que vous me devez. »

En ayant surpris un autre en faute, il se contenta de lui dire ces mêmes paroles : « Vous me devez. — C'est vrai, mon Père, lui répondit le frère ; mais je vous promets de ne jamais me mettre dans le cas de vous payer. — C'est tout ce que je demande de vous, répliqua le Père ; faites en sorte de tenir parole. » Pour l'intelligence de ce trait, il est nécessaire de savoir que le bon Père avait pour principe de pardonner les deux premières fois que l'on tombait dans une faute, et de ne punir que la troisième. De là cette expression qui lui était très familière : « La première, je pardonne ; la deuxième, on me doit ; la troisième, on me paie. » Le frère à qui il dit : Vous me devez, en était donc à la seconde faute, et en promettant de ne jamais payer, il promettait de ne pas retomber dans le même manquement.

Dans les corrections les plus fortes et où il usait le plus de sévérité, il se montrait toujours bon, toujours indulgent. Après avoir fait connaître au coupable tous ses torts, il l'encourageait, lui parlait même de ses bonnes qualités, lui indiquait ce qu'il fallait faire pour les développer et pour les faire tourner à la correction de ses défauts. « L'homme est si faible, disait-il, qu'il est dangereux de ne lui montrer que ses faiblesses et le mauvais côté de son âme ; pour le relever et lui donner la force de combattre ses mauvaises inclinations, il faut lui parler des dispositions vertueuses que la Providence a mises en lui, lui apprendre à les cultiver et lui faire voir qu'elles lui sont données comme un remède à ses défauts. » Il avait soin aussi de tenir compte des circonstances qui peuvent atténuer ou augmenter la gravité d'une faute, telles que le temps, l'âge, le caractère, etc. En général, il était

extrêmement indulgent à l'égard des jeunes gens, pourvu qu'il les trouvât animés de bons sentiments et qu'ils fissent preuve de bonne volonté. Il répondit à un frère directeur qui lui parlait avec un peu d'exagération des défauts de ses inférieurs : « Celui-là n'a pas l'esprit de Jésus-Christ qui ne voit dans le prochain que ses défauts ; pour être juste, il faut tenir compte de ses vertus et de tout ce qu'il y a de bon en lui. N'est-ce pas une chose édifiante et bien consolante de voir près de trois cents jeunes gens passer les années entières sans s'écarter de leur devoir et sans faire, du moins ostensiblement, de fautes graves ? Parmi tant de frères, il y en a sans doute dont la conduite laisse à désirer ; mais si ces frères sont imparfaits, s'ils font des fautes en religion, où ils sont à l'abri de tous les dangers, ils en feraient bien davantage dans le monde. Ne soyons donc pas trop difficiles ; pardonnons quelque chose à la faiblesse humaine ; et gardons-nous, par un zèle qui ne serait pas selon la science, d'exiger d'eux une perfection qui n'est pas de leur âge. »

Un autre frère directeur lui ayant témoigné la peine qu'il éprouvait en voyant les frères de son établissement manquer de piété, il en prit occasion de donner publiquement cet avis à tous les frères directeurs. « Mes chers frères, ne vous étonnez pas que les frères de quinze à vingt ans n'aient pas dans les exercices de piété cette ferveur et cette dévotion que vous ressentez vous-mêmes. Cet âge est l'époque la plus critique de la vie ; c'est le moment où les passions commencent à se faire sentir et à livrer à l'homme cette guerre cruelle qui ne finit qu'à la mort. Pendant ce temps, l'âme attirée d'un côté par les plaisirs sensuels, appesantie de l'autre par le poids de ses misères et fatiguée par les combats qu'elle est obligée de soutenir, n'a de goût pour rien ; les choses les plus saintes ne lui font aucune impression, et les vérités les plus terribles suffisent à peine pour la réveiller de son assoupissement et pour mettre un frein à ses mauvaises inclinations. Tous les hommes paient un triste tribut à cet

âge, et ceux mêmes qui sont naturellement bons et pieux sentent peu l'onction de la grâce et de la piété. C'est pourquoi, au lieu de vous plaindre du peu de ferveur et de dévotion de ceux qui parcourent cette période de la vie, vous devez leur porter compassion, prier pour eux, les traiter avec bonté, les encourager, mais surtout vous bien garder de les gronder et de les maltraiter ; car, peut-être seriez-vous cause, par une sévérité déplacée, qu'ils abandonneraient la voie de la vertu pour se jeter dans les sentiers du vice qui les attire, et qu'ils perdraient même leur vocation. Quatre choses sont indispensables pour soutenir ces frères, pour leur faire passer sans accident ce temps d'épreuve et pour les conserver à l'institut.

1° Les faire prier. Mais je vous entends me dire : C'est justement ce qu'ils ne veulent pas faire et de quoi nous nous plaignons. Je vous répliquerai : C'est parce qu'ils sont dégoûtés de la prière ou qu'ils éprouvent de grandes répugnances à s'y livrer qu'elle leur est nécessaire, et que vous devez prendre tous les moyens qu'un zèle industrieux peut vous fournir pour les rendre assidus à ce saint exercice. Donnez-leur de bons conseils, engagez-les à lire les ouvrages propres à leur inspirer des sentiments de vertu et l'amour de leur état, faites-vous rendre compte fréquemment de leur méditation, suggérez-leur de faire quelques neuvaines à la sainte Vierge pour demander le don de la prière, et surtout tenez à ce qu'ils s'acquittent exactement de tous les exercices de piété prescrits par la règle.

2° Les tenir très occupés. Pour tout le monde l'oisiveté est un grand danger, mais pour les jeunes gens elle est une cause certaine de tentations et de péchés. C'est pourquoi un frère directeur qui fait garder le silence, qui tient aux études et à ce qu'elles se fassent selon la règle, qui exige que chacun remplisse son emploi avec soin, avec dévouement, fait éviter tous les jours une foule de péchés, il préserve les frères d'une infinité de périls, de tentations, et leur rend le service le plus signalé.

3° Les encourager. A tout âge, l'homme a besoin d'être encouragé et fortifié ; mais ce secours est surtout nécessaire aux jeunes gens, parce qu'étant sans expérience, la moindre difficulté les arrête et leur fait abandonner leurs bonnes résolutions. Comme ils ont peu de convictions et que leur imagination est très vive, il s'ensuit qu'ils se laissent facilement persuader et qu'ils suivent presque sans résistance l'impulsion qui leur est donnée. S'ils sont bien dirigés, s'ils reçoivent de bons conseils, s'ils sont encouragés, ils prennent la voie de la vertu et y marchent d'un pas sûr. Mais si on les abandonne à eux-mêmes et, plus encore, si on est assez imprudent pour leur dire ou pour leur laisser croire que la vertu est difficile, qu'ils n'y sont pas propres ou qu'ils manquent d'aptitude pour leur emploi, pour leur état, cela suffit pour les décourager, pour les porter à tout abandonner et à se jeter aveuglément dans les sentiers du vice.

4° Leur faire observer la règle. L'observance de la règle procure de grandes grâces, elle éloigne de grands dangers. Les petites victoires qu'un jeune frère remporte sur lui-même pour suivre la règle le préparent aux grands combats, aux grands actes de vertu, et, conformément à l'oracle de l'Esprit-Saint, la fidélité dans les petites choses le rend fidèle dans les grandes. Celui, au contraire, qui manque à la règle, qui suit sa propre volonté dans le détail de sa conduite, sera faible dans les grandes occasions, et il succombera facilement aux mauvaises tentations. A combien de frères n'ai-je pas entendu dire : Je ne puis pas résister aux tentations, si je n'observe pas la règle ; j'ai été malheureux, j'ai été vaincu, parce que nous manquons à la règle, parce que nous ne nous levons pas à l'heure, parce que nous ne faisons pas les exercices de piété au temps marqué. Oh ! qu'un frère directeur est coupable quand il néglige la règle ! Les petits manquements qu'il prend pour des bagatelles peuvent devenir la cause de fautes graves dont il devra rendre compte à Dieu. Les frères directeurs qui ont véritablement l'esprit de leur

état comprennent ces vérités ; ils prennent les moyens que je viens d'indiquer, et ils ont la consolation d'être utiles aux jeunes frères, de les maintenir dans la piété et de les conserver dans leur vocation. »

Ce qui était le plus admirable dans la conduite du Père Champagnat, c'est qu'elle était aussi ferme qu'indulgente. Mais la fermeté et l'indulgence étaient moins chez lui l'effet du caractère et du tempérament que des dons de la grâce et des qualités acquises. Il était bon et indulgent, parce qu'il était plein de l'esprit de Notre-Seigneur, et cet esprit qui le dirigeait en toutes choses lui donnait ce caractère bon et énergique qui le faisait aimer, respecter et craindre tout à la fois. Au reste, il avouait que de tous les devoirs d'un supérieur le plus difficile est la correction. « Pour le bien remplir, disait-il, il faut un grand esprit d'abnégation et éviter soigneusement quatre défauts qui sont : l'habitude de gronder, la bouderie, l'emportement, la faiblesse de caractère ou la molle condescendance. Ces quatre défauts ont les suites les plus funestes. L'habitude de gronder dans un frère directeur lui fait perdre l'estime de ses frères, provoque les murmures et met infailliblement le mauvais esprit dans la communauté. Dans un frère chargé d'une classe, ce même défaut tue la discipline de l'école, fait prendre aux enfants un caractère dur, chagrin, sauvage, et leur inspire une secrète aversion pour le maître et pour l'école. Le silence affecté ou la bouderie, qui est une preuve de faiblesse, ruine l'autorité, fait perdre le respect et la confiance dus aux supérieurs, rend les inférieurs insolents et les porte à tout braver. L'emportement, semblable aux orages et à la grêle, inspire la terreur ; il tient les inférieurs dans des sentiments de crainte et dans une appréhension continuelle. La faiblesse de caractère ou la molle condescendance fait tolérer les abus, incline à excuser les défauts, ouvre la porte à tous les désordres et rend le supérieur coupable de tout le mal qui se fait dans une maison ou dans une classe. »

Le pieux fondateur avait éminemment cet esprit d'abnégation dont il parle, et c'est pour cela que ses avertissements et ses corrections étaient toujours accompagnés de douceur, de fermeté, de charité et d'indulgence. Toutefois, avec les anciens frères et avec ceux qui avaient une vertu bien affermie, il prenait moins de ménagements, et il poursuivait leurs défauts jusque dans les derniers replis de l'amour-propre. S'il apercevait que quelqu'un tirât vanité de ses talents, il l'humiliait publiquement, ou bien il le mettait à une cuisine, à une petite classe ou à quelque emploi manuel. S'il voyait certains sujets laisser affaiblir en eux l'esprit de piété et se passionner pour les sciences, il leur défendait toute étude profane et les réduisait à celle du catéchisme. S'il remarquait qu'un frère eût de grands succès et qu'il fût trop applaudi, sans le prévenir il l'enlevait et le plaçait ailleurs.

Un frère directeur, étant venu passer le jeudi à l'Hermitage, on l'envoya s'occuper au jardin. Après avoir travaillé quelque temps, comme il faisait froid et qu'il neigeait, le frère quitte son travail sans permission, s'en va à l'écurie et se permet d'y parler avec un jeune frère. Au moment du dîner et après la bénédiction de la table, le Père qui avait eu connaissance de cette faute, appelle le frère, lui adresse publiquement une sévère réprimande, et le condamne à dîner à genoux au milieu du réfectoire. Le bon frère reçut cette pénitence d'une manière si religieuse et l'accomplit avec tant d'humilité, de modestie et de simplicité, qu'un ecclésiastique séculier, qui se trouvait à dîner avec le Père, en fut émerveillé. De retour dans la paroisse où il était placé, il raconta ce trait à quelques jeunes gens qu'il réunissait chez lui le dimanche, et ils en furent si édifiés que deux d'entre eux prirent la résolution d'entrer dans l'institut, où ils devinrent d'excellents religieux.

Quand les défauts ou les fautes tenaient à un caractère superficiel, à un esprit faux, ou lorsqu'ils étaient de nature à scandaliser les frères, il se montrait ferme et quelquefois